

D'un cheminement territorial indiscret chez Stéphane Olivier

Stéphane Olivier est un peintre Belge né en 1964 à Tournai en Belgique. Il vit actuellement à Bruxelles. C'est un peintre qui oscille entre figuration et abstraction. On rencontre une certaine introspection, un saut chez des peintres comme Pierre Bonnard, Albert Marquet, Peter Doig ou encore Richard Diebenkorn.

Il est des peintres qui construisent patiemment une signature reconnaissable, presque immédiatement identifiable, et d'autres qui, au contraire, se tiennent dans une zone d'instabilité volontaire. Stéphane Olivier appartient sans ambiguïté à cette seconde famille. Son travail ne se laisse pas enfermer dans une forme arrêtée : il circule, bifurque, s'échappe. Il avance moins par affirmation que par déplacement. Ce qu'il propose n'est pas un style, mais un cheminement.

Ce cheminement est d'abord territorial. Non pas au sens d'un ancrage géographique strict, mais comme une manière d'habiter le monde par la peinture. Les œuvres d'Olivier, en particulier ses grands formats abstraits, donnent le sentiment d'être traversées par des paysages qui auraient perdu leurs contours. Rien n'y est frontalement descriptif, et pourtant tout semble provenir d'une expérience concrète : une lumière, une densité d'air, une mémoire de sol, une sensation de profondeur. L'espace pictural devient alors un territoire en mutation, un lieu mental où se croisent perception et réminiscence.

Dans ses abstractions, il ne s'agit pas de rompre avec le réel, mais de le déplacer. Le paysage n'est pas nié, il est dissous, fragmenté, redistribué. Des strates apparaissent, des réseaux de lignes s'entrelacent, des masses colorées émergent puis se retirent. On croit parfois reconnaître une végétation, une étendue d'eau, une coupe géologique, mais ces indices restent fugitifs. La peinture se situe dans cet entre-deux : entre apparition et disparition, entre lisible et indéchiffrable.

Ce rapport au territoire passe par le dessin, élément fondamental de sa pratique. Les dessins à la pierre noire, avec leurs hachures répétées et leurs tracés accumulés, constituent une sorte de matrice. Ils ne sont pas de simples études préparatoires, mais des espaces d'exploration autonome. On y perçoit déjà cette volonté d'« aller là où personne ne vous attend », selon les propres mots de l'artiste. Le geste y devient une écriture, parfois proche de la cartographie, parfois de la dérive. Ce sont des territoires en formation, des surfaces où la main enregistre une pensée en train de se faire.

Lorsque ces recherches se déploient sur de grands formats, la dimension physique de la peinture s'intensifie. Le corps du peintre est engagé dans un mouvement ample, presque immersif. Le regard du spectateur, à son tour, est invité à circuler, à s'orienter sans repères fixes. Il ne s'agit plus de voir une image, mais d'entrer dans un espace. L'œuvre devient un lieu à parcourir, plutôt qu'un objet à contempler.

Ce qui distingue particulièrement Stéphane Olivier, c'est sa capacité à maintenir une tension constante entre maîtrise et abandon. Son passé de graphiste se manifeste dans une attention rigoureuse à la composition, à l'équilibre des masses, à la structuration de l'espace. Mais cette rigueur n'entrave jamais la liberté du geste. Elle agit plutôt comme une arma-

ture invisible, permettant à la peinture de se déployer sans se dissoudre. Il y a, dans ses œuvres, un sens très fin de l'« étalonnage » : dosage des intensités, des densités, des vides et des pleins. Rien n'est laissé au hasard, mais rien n'est totalement contrôlé.

Cette dialectique entre contrôle et lâcher-prise contribue à la dimension protéiforme de son travail. Olivier refuse de se répéter, de stabiliser une formule. Chaque série semble ouvrir un nouveau champ d'expérimentation. Cette posture va à l'encontre d'une certaine logique contemporaine qui valorise la reconnaissance immédiate. Ici, au contraire, l'identité se construit dans le mouvement, dans la variation, dans le refus de la fixité.

Le territoire, chez lui, n'est donc jamais donné : il est en train de se faire. Il est traversé, recomposé, parfois même contredit. Il n'est pas seulement extérieur, il est aussi intérieur. Les peintures fonctionnent comme des espaces de projection où se mêlent sensations, souvenirs et intuitions. Elles ne livrent pas une lecture univoque, mais proposent une expérience ouverte, où chacun peut trouver ses propres points d'ancrage. C'est dans cette ouverture que se joue ce que l'on pourrait appeler l'« indiscretion » de la peinture d'Olivier. Le terme peut surprendre. Il ne renvoie pas ici à une intrusion brutale ou à une volonté de dévoilement explicite, mais à une manière plus subtile de franchir les seuils. Être indiscret, dans ce contexte, ce serait oser pénétrer des zones incertaines, refuser les limites convenues, s'aventurer là où la forme n'est pas encore stabilisée.

La peinture devient alors un acte d'indiscrétion vis-à-vis des catégories elles-mêmes : abstraction et figuration, dessin et peinture, structure et chaos. Elle trouble les distinctions, les rend poreuses. Elle ne respecte pas les frontières établies, mais les traverse, les déplace, les redéfinit.

De l'indiscrétion en peinture

Parler d'indiscrétion en peinture, c'est interroger la capacité d'une œuvre à déjouer les attentes, à se tenir là où on ne l'attend pas. Chez Stéphane Olivier, cette indiscrétion n'est ni provocatrice ni démonstrative. Elle est une attitude de travail, une éthique du déplacement. Elle consiste à ne pas s'installer, à ne pas se satisfaire d'un territoire conquis.

Être indiscret, ce serait alors accepter de ne pas tout maîtriser, de laisser advenir des formes imprévues, de se confronter à l'inconnu. Ce serait aussi inviter le regardeur à sortir de ses habitudes perceptives, à abandonner l'idée de reconnaissance immédiate pour entrer dans une expérience plus lente, plus incertaine.

Dans un monde saturé d'images lisibles et codifiées, cette forme d'indiscrétion apparaît comme une nécessité. Elle redonne à la peinture sa capacité d'exploration, son pouvoir d'ouverture. Elle rappelle que voir n'est pas seulement identifier, mais aussi s'égarer, hésiter, et parfois, découvrir.

Thierry Texedre, le 12 mai 2026.